



Terre

Sebastian Grevsmühl

► To cite this version:

Sebastian Grevsmühl. Terre. Gérard Azoulay; Dominique Pestre. C'est l'espace! 101 savoirs, histoires et curiosités, Gallimard, 2011, 97827424299929. hal-01758485

HAL Id: hal-01758485

<https://hal.science/hal-01758485>

Submitted on 4 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

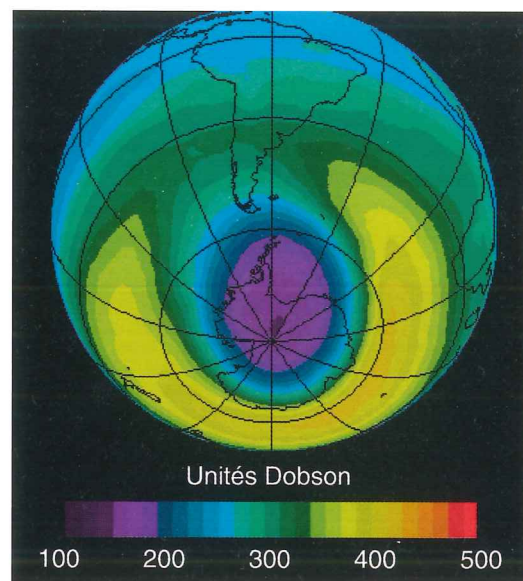
Terre

Visualisation du « trou » dans la couche d'ozone au-dessus de l'Antarctique à partir des données du satellite TOMS (moyenne annuelle), 1991.

Les CFC ont été identifiés comme des substances qui appauvrissent la couche d'ozone dans la stratosphère antarctique. La couleur violette représente le « trou ».

Peu d'images ont eu autant d'impact sur notre culture visuelle que les photographies qui ont été prises par les astronautes américains lors des missions *Apollo*. Deux d'entre elles, connues sous les noms du « Lever de Terre » (1968) et de la « Terre entière » ou la « Bille bleue » (1972), ont particulièrement stimulé, notamment pendant les années 1970, les visions environnementaliste et systémique de notre Terre pour devenir les icônes des mouvements écologiques. Largement diffusées dans les médias, les vues synoptiques de notre planète sont entrées dans l'imaginaire collectif et constituent le sédiment culturel de ce qu'on a identifié comme une vision du monde renouvelée par une nouvelle représentation de la Terre. Si chaque siècle possède sa propre perspective géographique, celle du XX^e siècle est sans doute la vision de la Terre entière. Un des motifs forts transportés par cette iconographie est celui d'un « monde fini », un discours qui est devenu célèbre avec les travaux des futurologues des premières décennies d'après-guerre, et en particulier les prophéties du Club de Rome portant sur les limites de nos ressources naturelles et sur la surpopulation. Cependant, la vision d'un monde clos émerge en Europe et aux États-Unis plus tôt, à la charnière du XIX^e au XX^e siècle, précisément au moment où les derniers grands voyages épiques sur notre Terre – les explorations des régions polaires – s'achèvent. C'est une période cruciale que l'historien américain Frederick Turner a identifiée comme la fin de « l'âge colombien » et que le géographe et politicien britannique John Halford Mackinder a théorisée sous forme du « *closed space* », signifiant une prise de conscience occidentale d'un monde interconnecté, entré en interdépendance globale, une Terre close enfin que le géographe Jean Brunhes a décrite en 1909 comme « les limites de notre cage ».

Mais seul l'âge spatial a permis de fournir les « preuves visuelles » qui ont déclenché ce changement d'esprit collectif que l'astronome britannique Fred Hoyle avait pronostiqué en 1950 avec la naissance d'une « nouvelle dimension d'esprit ». Deux images en particulier peuvent illustrer cette nouvelle prise de conscience. En 1954, le directeur des services scientifiques au *US Weather Bureau*, Harry Wexler, a commandé une peinture d'une vue hypothétique de



notre planète observée à quatre cent mille kilomètres de distance, une perspective révolutionnaire qui prend pour la première fois des phénomènes atmosphériques à une échelle globale comme sujet central. Présentée à de nombreuses conférences et intégrée dans le matériel promotionnel de l'Année géophysique internationale, la peinture a contribué à instaurer de façon durable ce que Sloterdijk qualifie d'« astronomie inverse », ces systèmes d'observation satellitaire qui enveloppent depuis *Sputnik* notre Terre dans une couche artificielle et fournissent les données de la pensée systémique de la biosphère. Le fait que les limites de notre planète aient aussi une valeur politique relève cependant d'un développement plus récent : visualisé de façon célèbre à partir de 1985 par des chercheurs de la NASA, le « trou » dans la couche d'ozone au-dessus de l'Antarctique est devenu l'emblème du protocole de Montréal de 1987 et, par la suite, l'une des premières icônes de la contestation environnementale. Si la géographie du XX^e siècle est celle de la Terre entière, la pensée géographique occidentale s'est aussi transformée avec l'émergence des vues satellitaires. Les visualisations de phénomènes atmosphériques ne créent pas seulement de nouvelles réalités, elles rendent surtout une chose évidente : initiateur de craintes environnementales et lieux affectés par ces changements ne coïncident que rarement et nous habitons, autrement dit, des zones géographiques extrêmement inégales.

Sebastian V. Grevsmühl

Doctorant en histoire des sciences
Centre Alexandre Koyré

